

Anatomie d'une anatomie. Nouvelles Recherches sur les blasons anatomiques du corps féminin. Éd. JULIEN GŒURY et THOMAS HUNKELER. Genève, Droz, « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », n° 20, 2018. Un vol. de 744 p.

Depuis les études pionnières d'Alison Saunders et d'Annette et Edward Tomarken¹, le colloque consacré au *Corps à la Renaissance* (1987) puis au *Corps de la femme, du blason à la dissection mentale* (1989), les *Blasons anatomiques du corps féminin* n'avaient que ponctuellement fait l'objet d'études approfondies. Les années 2010 ont témoigné d'un net regain d'intérêt pour le sujet, en partie dû au renouveau des études marotiques ainsi qu'à l'attention portée au rôle des recueils collectifs dans la sociabilité poétique sous François I^{er}. Le présent ouvrage, *Anatomie d'une anatomie. Nouvelles recherches sur les Blasons anatomiques du corps féminin*, fait suite au double colloque organisé par Julien Gœury et Thomas Hunkeler en 2014 et 2015 à Fribourg puis Amiens. En prenant soin de resituer cet insaisissable objet poétique dans l'histoire au long cours des discours sur le corps dans la littérature, l'art et la philosophie, il dégage de nouvelles perspectives critiques. La difficulté d'établir une définition stable de l'objet d'étude justifie la diversité des approches ici réunies, qui tentent de rendre compte, pour une période allant de l'Antiquité jusqu'au XVII^e siècle, de la riche fortune des blasons anatomiques. Dans cet épais volume de huit cents pages, le lecteur est guidé par les présentations régulières des éditeurs à l'orée de chaque chapitre et par l'introduction générale qui, sous la forme d'un « éphéméride », offre au lecteur une salutaire contextualisation des œuvres sources et des différents mouvements critiques. La compréhension du phénomène des blasons anatomiques, qui varie selon que l'on considère les réalisations éditoriales des années 1530-1540, la forme poétique et ses origines ou encore une attitude herméneutique et esthétique plus large de fragmentation du corps et d'essentialisation de ses parties doit beaucoup à l'intelligence de ces différentes mises en perspective, dont nous nous inspirerons au besoin dans les lignes qui vont suivre.

Le premier chapitre retrace, autant qu'il est possible, la « préhistoire » du blason anatomique du corps féminin. Les cas étudiés permettent d'apprécier les ruptures et les continuités entre les diverses traditions de la description de personne, qu'elles soient italiennes ou françaises, antiques, médiévales ou renaissantes. Les interventions de Marion Uhlig et d'Uberto Motta invitent ainsi à réfléchir à la nature et l'ordre de la description des beautés féminines en revenant d'une part sur les inflexions particulières du canon anatomique poétique de Pétrarque à Boccace et d'autre part sur le sens narratif de la *descriptio puellae* dans les récits médiévaux. Il est certes une différence irréductible entre ces énumérations « de cap en pied » et le blason d'un seul membre du corps par où se déploie une « totalité évocative » ; dans les deux cas pourtant, il faut souligner l'intention « essentialisante » qui procède de l'éloge. En complément, l'intervention d'Andrea Torre permet de faire le point sur le traitement du corps fragmenté chez Pétrarque, influence majeure des blasonneurs français. L'image poétique d'une partie du corps fétichisée peut, par sa richesse et son mystère, à bon droit être considérée comme iconique, ce qui explique que les *fragmenta* du *Canzoniere* aient nourri l'imagination des créateurs d'emblèmes et de devises, perpétuant une tradition héraldique perceptible jusque dans les recueils de blasons anatomiques des années 1530. Enfin, l'intervention de Laurence Boulègue resitue l'avènement des blasons anatomiques dans le cadre des débats engagés autour de l'amour et des femmes à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle en Italie, montrant comment ceux-ci dialoguent avec les traités philosophiques et auliques qui se développent dans le sillage du *Commentaire* de Marsile Ficin sur le *Banquet* de Platon.

¹. Annette et Edward, « The Rise and Fall of the sixteenth-Century French Blason », *Symposium. A Quarterly Journal in Modern Literatures*, 1975, vol. 29/1-2, p. 139-163 ; Alison Saunders, *The Sixteenth-Century Blason Poétique*, Berne, Peter Lang (University of Durham Publications), 1981.

Le deuxième chapitre du volume revient sur l'âge d'or des blasons anatomiques du corps féminin, de leur invention en 1535 jusqu'à la fin de la Renaissance. Les analyses portent majoritairement sur des questions éditoriales, formelles et de sociabilité poétique à travers deux parties intitulées « "En me suivant vous avez blasonné" : Marot et ses émules » et « Publier les Blasons sous forme de recueil ». En guise d'appendice, quelques études transdisciplinaires retracent la fortune d'un membre particulier (« *Pars pro toto* : revue de détail »).

On consultera avec profit les articles de Guillaume Berthon, Jean Vignes et Emmanuel Buron qui dégagent les éléments principaux, quoique sans cesse renégociés, d'une poétique des blasons anatomiques. On mesure ainsi ce que Marot doit au *capitolo* « *delle poppe, tette de Pegasea* » du poète Olimpo et comment il entend conjurer l'exil en adaptant le modèle à la tradition française du blason (G. Berthon), mais aussi la complexité d'une forme qui se définit peut-être moins par une rhétorique particulière que par un rapport phénoménologique entre le membre et le poète qui le blasonne (E. Buron). C'est un autre avantage de cette partie que d'aborder en profondeur la question de la sociabilité poétique des *Blasons* et des modes d'invention collective typiques de ceux qui animent la sociabilité poétique à la cour de François I^{er}. Les articles de Michèle Clément et de Nina Mueggler révèlent en particulier la dimension agonistique qui sous-tend la vogue des *Blasons* dès 1536. La métaphore convenue du corps, fragmenté ou au contraire unifié, peut dès lors être considérée comme un modèle d'intelligibilité des rivalités poétiques de cette génération d'auteurs marotiques à une époque où les questions d'intégrité et de sédition animent la querelle Marot-Sagon. Le corps deviendrait presque « le modèle interprétatif » du recueil, tantôt conçu comme un tout harmonieux ou au contraire comme un lieu d'émulation, voire de discorde. Les éditeurs du volume rappellent à juste titre combien le blason anatomique est à la fois programmé pour trouver son sens dans une entreprise commune, concours, recueil ou collection manuscrite, tout en offrant à chaque poète l'occasion de faire valoir, à travers le membre blasonné, son propre idéal esthétique ou moral. La figure de la synecdoque que l'on retrouve dans de nombreux blasons suppose que le membre « porte témoignage / du demeurant du personnage », c'est-à-dire de son possesseur. On pourrait en dire autant du blasonneur et de son blason.

Il s'agit dès lors d'interroger le sens d'une « poétique du livre », selon l'expression de Peter Frei qui met à jour dans le recueil de 1543 les éléments qui « dramatise[nt] un jeu de tensions » agonistique ou contertextuel. Alison Saunders souligne le rôle primordial des imprimeurs dans la cohérence de ces œuvres collectives, celui de Denis Janot surtout qui, influencé en cela par la vogue des recueils d'emblèmes, est à l'initiative en 1536 de bois spécialement gravés pour l'occasion. Une longue étude sur les mises en musique des *Blasons* (Alice Tacaille) ainsi qu'une approche de genre (*gender studies*) sur la réversibilité masculin-féminin au sein d'ouvrages bâtis autour d'une forme poétique hétéronormée (Irène Salas) complètent ces réflexions sur les lignes de force qui parcourent les recueils de blasons anatomiques.

On soulignera dans ce deuxième chapitre la présence d'un riche cahier central d'illustrations qui accompagnent les études en histoire de l'art de Valérie Auclair et de Victor I. Stoichita. S'il n'existe pas à proprement parler de tradition du blason en peinture, certaines parties du corps peuvent toutefois donner lieu à des traitements particuliers, soit que leur représentation isolée note un bouleversement esthétique, comme dans le cas de l'œil lorsque s'invente la perspective (V. Auclair), soit qu'elles servent de support à un autoportrait de l'artiste, comme cette peau de Saint-Barthélemy dans le *Jugement dernier* dont semble se défaire Michel Ange lui-même pour exhiber son corps mystique, son œuvre elle-même conçue dans toute son immortalité (V. Stoichita).

Le troisième chapitre envisage les « au-delà des blasons anatomiques », en commençant par rendre compte de leur fortune assez mitigée dans les pays européens. On retiendra les

stimulantes perspectives ouvertes par Line Cottagnies qui montre comment la tradition pétrarquiste de la description de la femme est mise au service d'une stratégie politique du culte d'Elisabeth I^{re}. Dans certains sonnets, le corps de la reine elle-même se trouve blasonné, non pas par fragments, mais dans une perspective totalisante qui reflète la grandeur expansionniste du royaume. Au contraire, Shakespeare se livre volontiers dans ses sonnets à une parodie de la description pétrarquiste qui cultive l'éloge paradoxal, oscillant entre satire et crise métaphysique.

C'est en revanche à la dimension la plus physique du blason anatomique que nous ramènent les interventions d'Élise Rajchenbach et de Dominique Brancher qui étudient respectivement les blasons du médecin tourangeau René Bretonnayau et le traitement réservé aux restes humains de momies. Dans le premier cas, on comprend bien comment le canevas formel du blason, proche dans son déroulement de la dissection, permet non seulement l'exposition d'un savoir médical renaissant, mais également la révélation d'une certaine *dignitas hominis*. Dans le deuxième cas, il s'agit de mesurer la façon dont le fragment humain est réinvesti de « constructions totalisantes de sens » (vertu curative du fétiche, *memento mori*), autant d'attitudes qui nous renseignent sur l'épistémologie archéologique européenne de la première modernité. Nous nous situons ici aux frontières de la poésie, de la médecine et de l'anthropologie.

Ce parcours en échos s'achève par une série de réflexions qui insiste sur la valeur épидictique du blason (« perpétuelle louange ou continue vitupère » selon les mots du théoricien Thomas Sébillet) en explorant sa fortune satirique dans la littérature de l'âge classique. Les *Prologues* de Bruscombille témoignent notamment de la permanence de l'éloge corporel paradoxal et du contreblason dans la farce du XVII^e siècle, tandis que les laideurs fardées, qui sont l'objet des vitupères d'auteurs comme Quevedo ou Sigogne, révèlent la continuité entre les couleurs de la satire martialienne et la poétique du contreblason. À travers une écriture parodique parfois violente, le corps maquillé est déconstruit tout comme les artifices de la poésie pétrarquiste.

À l'issue de cette lecture, nous n'aurons donc pas de certitudes transhistoriques mais l'assurance que Marot fut bien l'inventeur en son temps d'une œuvre collective, dès le début promis à la régénération. Dans cette dynamique de création collective, concertée ou non, le blason du tétin de Marot deviendrait presque l'allégorie du lien nourricier qui unit le « Prince des poètes » à ses continuateurs. Les bornes chronologiques retenues pour le colloque n'excèdent que rarement le XVII^e siècle, mais l'« éphéméride » qui évoque des réalisations modernes des blasons anatomiques dans les *Calligrammes* d'Apollinaire ou encore les films d'Alain Cavalier donne effectivement envie d'explorer toutes les postérités du phénomène, de la « Chevelure » baudelairienne à l'*Histoire de l'œil* de Georges Bataille. Puisse ce volume ouvrir la voie à d'autres explorations du corps immense des blasons anatomiques.

JÉRÉMIE BICHÜE